



# Mieux vaut en pleurer qu'en rire

**Le cinéma de genre en général, et l'humour en particulier, n'existe pas dans notre cinéma. Il est pourtant celui que plébiscite le plus le public. Peut-on concilier art et commerce ?**

## ENQUÊTE

« **L**a folie, disait apparemment Einstein, c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat différent. » Il est peu probable que le physicien allemand ait songé au cinéma belge francophone quand il a été traversé par ce trait d'esprit. On peut cependant se poser la question : notre cinéma est-il fou, lui qui semble perpétuer, année après année, un cinéma social et sérieux qui, presque jamais, ne remplit les salles ?

« **Moi, c'est simple,** grogne Vivian Audag, le gestionnaire de deux petits cinémas de quartier, à Tamines et Couvin, *les films belges, je ne les passe plus. J'ai encore eu la faiblesse de programmer Maldoror : il a fait 12, 6 et 4 entrées puis j'ai tiré l'échelle. Et je ne reçois aucun subsidé : quand je n'ai pas de spectateurs, je ne gagne rien. Retirez leurs subsidés aux salles qui en bénéficient, vous verrez qu'elles aussi arrêteront d'en passer. C'est bien beau de tourner caméra à l'épaule en demandant au spectateur de se mettre à la place du personnage principal. Mais parfois, ça serait bien aussi de se mettre à la place du spectateur...* »

On pourrait, également, lui poser une question toute simple, qui semble rarement traverser l'esprit de celles et ceux qui font et financent notre cinéma : qu'a-t-il envie de voir, au fond ? Et pour quels types de films se déplacerait-il davantage ? « *Regardez les programmes des chaînes de télé au moment des fêtes : il n'y a que des comédies. Les gens ont envie de rire* », estime Sandra Zidani.

L'humoriste de 56 ans, qui désespère d'un jour décrocher un beau rôle dans notre cinéma, « *et pas juste un sixième rôle parce que le film a reçu du tax shelter* », n'a pas tort. Surtout quand on examine le box-office des films belges francophones : ces dernières années, il n'a frétilé que lorsqu'il a été traversé, tel un ovni dans un ciel d'été, par une comédie : *Mon ket* en 2018 (143 815 spectateurs) ou *Le tout nouveau testament* en 2015 (291 512 spectateurs).

**La loi du consensus mou**  
De façon plus générale, ce sont tout ce qu'on appelle les « films de genre » – comédie, mais aussi thriller, policier, polar ou horreur – qui ont bien du mal à se frayer à un chemin à travers les méandres de la création. Et, pour commenter, à se faire aider par le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel (CCA).  
« *Le principe même d'une comédie fait souvent que c'est le projet le plus consensuel qui va être retenu, grimace Xavier Seron, le réalisateur de Chiennes de vie, une comédie à – forcément – tout petit budget. Ce qui dépasse, ce qui est divant, sera écarté. Et il n'y a rien de plus divant que l'humour.* »

Véronique Jadin, réalisatrice de *L'employée du mois*, autre comédie passée par la case productions légères, dit les choses autrement : « *Puisque*

« **C'est bien beau de tourner caméra à l'épaule en demandant au spectateur de se mettre à la place du personnage principal. Mais parfois, ça serait bien aussi de se mettre à la place du spectateur...** »

« **Le cinéma de genre part avec un handicap : il n'a pas d'autre issue que le public quand le cinéma d'auteur a, lui, l'issue des festivals.** »

*notre cinéma est fabriqué à base d'argent public, il existe une peur qu'il soit mal dépensé sur une comédie nulle. Alors, on préfère miser sur un film à thème, sur les migrants ou une autre question de société. Et si le résultat n'est pas bon, on sera moins gêné de l'avoir soutenu puisque c'était pour la "bonne cause".* »

Pour Jeanne Brunfaut, la patronne du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel, qui a mis en place des masterclass au cours desquels des réalisateurs et humoristes français (Michel Leclerc, Jean-Pascal Zadi, etc.) ont été invités à parler de leur art, la raison se trouve ailleurs : « *On aimerait soutenir davantage de films de genre, et notamment de comédies, mais on en reçoit peu.* » Mais au fond, c'est un peu l'œuf et la poule : propose-t-on moins de films de genre parce qu'on ne sait pas comment en faire ou ne sait-on pas comment en faire justement parce qu'on en propose peu... et qu'on sait pertinemment qu'ils ne passeront pas le cap de la commission ?



En 2022, « Zillion », le film de Robin Pront sur la célèbre boîte de nuit *anversoise*, avait attiré près de 700 000 spectateurs dans les salles flamandes.

« *C'est dans notre culture de faire du cinéma d'auteur, tranche Michaël Goldberg, Je dirais même qu'avec la France, nous sommes la cinéphilie mondiale. Et cette culture fait que naturellement, c'est plus facile pour un cinéaste belge d'adopter ses codes et d'être compris par ses pairs. Le cinéma de genre peut se développer, mais ça va prendre plus de temps. Aussi parce que le cinéma de genre part avec un handicap : il n'a pas d'autre issue que le public quand le cinéma d'auteur a, lui, l'issue des festivals.* »

Le producteur belge sait de quoi il parle, lui qui a produit, en 2024, *La nuit se traîne*, un thriller bruxellois explosif en forme d'exception dans notre paysage cinématographique, d'ailleurs désigné Magritte du meilleur film ce samedi soir. Il met aussi le doigt sur un problème que soulève à son tour Didier Lombaert, responsable programmation chez Kinépo-

lis et souvent obligé de mettre une fin prématurée à la carrière de nos films dans les complexes dont il s'occupe : « *En Flandre, on fait un cinéma qui vise le public ; en Wallonie, on vise les festivals.* » Cette dichotomie n'est peut-être pas une fatalité pour autant, ce que le sacre de *La nuit se traîne* semble confirmer : Michel Houdmont, qui a travaillé pendant plus de vingt ans comme producteur en Flandre avant de devenir professeur à l'IAD, est convaincu que notre cinéma peut suivre l'exemple du cinéma flamand sans se renier. À condition de le vouloir : « *Avant le tax shelter et les moyens qui vont avec, on faisait ce que la Fédération Wallonie-Bruxelles fait aujourd'hui : petits budgets, petits films, souvent sociaux, et on essayait de se faire remarquer avec ça. Les télévisions flamandes se sont alors lancées dans la fiction. Et ça a*

« **En FWB, on veut continuer à ne faire que de la culture avec un grand C. À force, ça en devient incestueux** »

*bouleversé notre paysage audiovisuel.* » Boostée, la Flandre a créé ce qu'on appelle les films « crossover ». Une sorte de voie du milieu, faite de films destinés à combiner ambitions artistiques et commerciales. Et où s'est par exemple épanoui un cinéaste comme Stijn Coninx (*Daens, Niet Schieten*). Michel Houdmont : « *Avant, on faisait 90 % de films plus exigeants, aujourd'hui ça ne dépasse pas les 20 %.* » Ce qui, soit dit au passage, n'a pas empêché un réalisateur comme Lukas Dhont d'être sélectionné à Cannes

pour *Girl*.

**La Flandre a pris le train du tax shelter, la Wallonie a pris son argent**

L'ex-producteur, parvenu à créer un cours de... production créative à l'IAD, se veut dès lors assez sévère avec la politique menée côté francophone : « *La plupart des fonds publics d'aide à la création audiovisuelle fonctionnent avec des commissions et une administration derrière. Et tous ces gens aimeraient bien prendre la place des producteurs. C'est humain aussi. Mais ce que j'observe du côté francophone, c'est... qu'ils y arrivent plus ou moins. Avec les résultats en salles que l'on connaît. Les Anglo-Saxons réfléchissent tout le temps à leur public, eux : comment créer l'émotion dans cette cible ? Comment plaire ? Comment faire passer mon message sans ennuï ? Mais c'est très mal vu de*

## Les humoristes sont prêts : « Deux mondes qui s'ignorent »

**L'humour belge n'attend qu'un geste du cinéma belge francophone. Qui se fait attendre.**

Depuis 2023, l'humour est un secteur culturel subventionné, lui aussi, qui possède son rond de serviette à la Chambre de concertation des arts vivants. Avide, aussi, de découvrir le monde du cinéma, qui ne le sollicite guère. Une anomalie dans un pays dont l'humour est tellement vanté à l'étranger, et à laquelle Vincent Taloche, le président de la Fédération belge des professionnels de l'humour (FBPH), aimerait remédier. Il a donc répondu favorablement, voici quelques semaines, à une invitation de la Sabam, qui souhaitait réunir les deux milieux lors de deux rencontres censées briser la glace, et lors desquelles ils ont pu discuter avec (entre autres) le producteur Patrick Quinet (Artémis). L'humoriste en est ressorti mitigé : « *Dubosc, Arthus, etc. : en France, on voit que les humoristes accèdent plus facilement au cinéma, et peuvent même réaliser des films. Chez nous, c'est plus compliqué, alors qu'on voit bien que le public semble de plus en plus friand de notre travail. Ils sont peut-être un peu plus lents à réagir dans le cinéma belge... Je ne ressens aucun mépris de sa part, mais on a l'impression de deux mondes qui s'ignorent.* » Notons toutefois que Guillermo Guiz prépare actuellement son premier film, soutenu par la maison de produc-



**Vincent Taloche est un peu comme sœur Anne : il espère le cinéma, mais ne voit rien venir...**

tion Versus de Jacques-Henri Bronckart.

## RTL attentif

Du côté des télévisions, aussi, on attend du cinéma belge francophone qu'il investisse davantage dans la comédie et s'appuie sur la popularité de nos humoristes : « *Il faut créer une dynamique, "évangéliser" l'industrie,* insiste Eusebio Larrea, responsable coproduction chez RTL Belgium, *pour que les auteurs comprennent que nous voulons soutenir des œuvres qui correspondent à notre public et nous permettent de vendre de la pub. Nous voulons, autant que possible, être présents dès l'origine des projets. Nous travaillons d'ailleurs en ce moment sur deux comédies en développement long-métrage.* » **M.D.**

*parler de ça en Fédération Wallonie-Bruxelles, où l'on veut continuer à ne faire que de la culture avec un grand C. Sauf que pour ces films-là, il n'y a plus de public qu'en festival, alors qu'on continue à pomper à fonds perdu des deniers publics pour les réaliser. Ça devient incestueux : ceux qui les font vont voir ceux de leurs collègues.* »

En résumé, quand la Flandre a pris le train du tax shelter, la Wallonie s'est contentée, elle, de prendre son argent. Se calquer sur le modèle flamand impliquerait, outre un évident changement idéologique, une nouvelle mutation institu-

tionnelle puisque côté flamand, le VAF, l'équivalent de notre CCA, travaille en lien étroit avec ScreenFlanders, leur Wallimage à eux. Les deux organismes partagent même leurs locaux, boulevard Bischoffsheim, à quelques encablures des... cabi-nets ministériels de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Quand elle y occupait le bureau de la ministre de la Culture, Alda Gréoli (Les Engagés) était d'ailleurs favorable à une fusion entre le CCA et Wallimage, pour peu que la fusion « *aille vers la FWB* » : « **La plupart des fonds publics fonctionnent avec des commissions et une administration. Et tous ces gens aimeraient prendre la place des producteurs. Mais ce que j'observe du côté francophone, c'est qu'ils y arrivent plus ou moins** »

« *Je n'ai jamais vraiment compris, reprend-elle, cette concurrence sur un mouchoir de poche entre deux ou trois opérateurs qui distribuent de l'argent ou des subsidés. Ça empêche, de mon point de vue, toute rencontre entre cinéma d'auteur et un cinéma un petit peu plus commercial.* » Quelle que soit la méthode, il semble urgent d'offrir un nouveau visage à notre cinéma, comme ont su le faire, en leur temps, ses pendants espagnol et coréen. Et d'enfin, lui dégoter un public ? « *On devrait au moins essayer,* soupire Véronique Jadin. *Et je ne pense pas que ça nuirait à la qualité d'ensemble puisque, franchement, les drames pas bons, on peut s'en passer, non ?* »

MICHAËL DEGRÉ